

Mise à jour le jeudi 15 novembre 2007 à 14 h 17



Josée Bilodeau est chroniqueuse à Radio-Canada.

Théâtre

Comment j'ai appris à conduire: un regard lucide



Une critique de **Josée Bilodeau**

Après un cycle consacré à Tchekhov et un sur Oreste, le Théâtre de l'Opsis a entrepris de fouiller la dramaturgie états-unienne, cherchant à débusquer des voix marginales, voulant voir de l'intérieur ce que nos voisins du sud avaient à dire, en dehors de leurs grands classiques.

Après la saisissante *L'Amérique en chantier* de Charles L. Mee et la fantaisiste *Nager en surface* d'Adam Bock, la metteuse en scène Luce Pelletier entame l'an deux du cycle avec *Comment j'ai appris à conduire*, de Paula Vogel (Pulitzer 1998). Une proposition, encore une fois, très intéressante.

La pièce aborde le sujet troublant et délicat de la pédophilie. Le propos de Vogel sur la question ne réinvente pas la roue, mais la forme qu'elle a donnée à sa pièce en fait un objet singulier, loin de toute forme de sensationnalisme ou d'apitoiement, adoptant même un humour grinçant, cinglant, qui fait mouche au point de susciter un malaise.

Dans le désordre des leçons

Dans les années 60, un oncle (Gabriel Sabourin, convaincant emberlificoteur délicat et attentif) a profité des leçons de conduite qu'il donnait à sa nièce sur les petites routes de campagne pour lui apprendre bien d'autres choses. **Les événements sont racontés en flashs-back par la victime devenue adulte (Violette Chauveau, splendide, solide, précise).**



Dans le très beau décor d'Olivier Landreville, entre les murs d'une chambre défoncée par une voiture, les principaux acteurs de l'histoire rejouent, dans le désordre, les scènes marquantes de cette relation trouble, annoncées par un chœur grec de trois comédiens (Michel-André Cardin, Martine Francke et Magalie Lépine-Blondeau) suivant une allégorie de leçons de conduite: « Comment faire marche arrière », « Toujours au neutre », « Conduite 101 », etc.

Violette Chauveau

La mise en scène de Luce Pelletier tire admirablement parti de la fragmentation de la pièce. Pas de changement de décor ni de costumes. **Tout s'articule dans le texte, dans la mise en place et dans le jeu des comédiens, particulièrement celui de Chauveau, qui porte avec brio la pièce sur ses épaules.**

La cassure

À chaque nouveau tableau, prenant le public à témoin, la victime introduit les faits avant de les jouer. 1967, 1962, 1970... Elle se transforme tour à tour en adolescente, en petite fille, en adulte, pour nous présenter des épisodes de sa relation physique et émotionnelle avec le mari de sa tante, en prenant des détours, jusqu'à arriver à cet épisode de ses 11 ans où l'impensable est arrivé. La cassure brutale, le vol de l'enfance.

Jusque-là, la distance créée par ce mode de narration particulier et l'humour sombre nous avaient préservés du choc. Mais la pièce ne pouvait qu'aboutir à cette scène, très forte. Une des comédiennes du chœur vient partager le rôle avec la victime, lui prêtant sa voix apeurée, bouleversée, tandis que la fillette, le volant entre les mains, assise sur les genoux de l'oncle, se réfugie en elle-même, muette.

Sans jamais nier l'impact destructeur d'une telle relation, sans réhabiliter l'oncle, la pièce parle tout de même d'humanité, et d'une certaine forme de pardon. C'est un regard lucide jeté dans le rétroviseur avant de poursuivre la route, droit devant.

Comment j'ai appris à conduire

Texte: Paula Vogel

Traduction: Maryse Warda

Mise en scène: Luce Pelletier

Avec Violette Chauveau, Gabriel Sabourin, Michel-André Cardin, Magalie Lépine-Blondeau et Martine Francke

À l'Espace Go, du 13 novembre au 8 décembre 2007